

## **Maria de Fátima Outeirinho**

Universidade do Porto – Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa

### **Les itinéraires portugais et espagnol de A. t'Serstevens : récit de voyage et image de l'autre\***

Lorsque Maurice Genevoix proposa un siège, à l'Académie Française, à Albert t'Serstevens qui le refusa, l'auteur de nos *Itinéraires* écrivit que ce qui l'intéressait c'était de

mener la vie d'un écrivain sans gloire, qui n'a d'autre ambition que d'écrire en paix et de faire connaître à des lecteurs inconnus l'intimité des pays qu'il visite,<sup>1</sup> et par dessus tout, de jouir intensément et sans contrainte des belles choses que ne cesse de nous offrir une existence d'homme libre.<sup>2</sup>

Auteur de plusieurs romans et récits de voyage, t'Serstevens n'est pas devenu un académicien et, qui plus est, comme le soulignait, déjà en 2003, Madeleine Frédéric, il est même plutôt oublié de nos jours, aussi bien comme romancier que comme “ écrivain voyageur ”.<sup>3</sup>

---

\* Cette communication a été élaborée dans le cadre du projet “ Interidentidades ” de l'Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia.

<sup>1</sup> Cf. le tout début de A. t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 7 : “ Je me suis donc amusé à écrire ce livre. Je ne l'ai pas fait seulement pour revivre des souvenirs ensoleillés, (...) mais aussi pour conduire le voyageur pressé (...) et lui faire connaître l'intimité de l'Espagne. ”

<sup>2</sup> A. t'Serstevens, *Le Périphe des îles Atlantides, Madère & Canaries* (Paris : Éditions Arthaud, 1967), p. 17.

<sup>3</sup> Madeleine Frédéric, “ Lecture ” [de *La Grande Plantation*], *La Grande Plantation* (Bruxelles : Éditions Labor, 2003), p. 459.

Malgré et surtout à cause de cet oubli, ce grand voyageur, en quête de l'authenticité d'un peuple,<sup>4</sup> que fut A. t'Serstevens nous intéresse énormément tant par l'inscription de ses récits dans une littérature de médiation,<sup>5</sup> objet d'étude non négligeable quand il s'agit d'étudier les relations interculturelles, que par la possibilité de réflexion sur la circulation de représentations sur l'étranger dans ses textes viatiques.

Les voyages de t'Serstevens en Péninsule Ibérique eurent lieu dans les années trente : l'Espagne fut l'objet de plusieurs voyages<sup>6</sup> avant, durant et après la Guerre Civile – en fait il fut reporter de guerre pendant cette période<sup>7</sup> – et, en 1939, ce fut le Portugal. Publié en 1940, *L'Itinéraire Portugais* rend compte d'un voyage dans le Portugal continental à l'époque de l'Estado Novo. Dans ce récit et tel que le souligne Marc Quaghebeur, “ La perception politique de t'Serstevens est très largement répandue à l'époque. Elle tend bien sûr à idéaliser l'Estado Novo qui apparaît comme un modèle de stabilité et de paix dans le chaos européen. ”<sup>8</sup> *Le Nouvel Itinéraire*

---

<sup>4</sup> Cf. Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 134 : “ Ce n'est pas la nuit mais à cette heure matinale qu'il faut monter au quartier des gitanos, dans les cuevas du sacro Monte. Le soir, c'est le quartier de plaisir pour étrangers en quête de couleur locale, le pittoresque pour touristes sans initiative. ” Albert t'Serstevens ne se prend pas ni veut être pour un touriste. Cf. Albert t'Serstevens, *L'Itinéraire Portugais* (Paris: Éditions Bernard Grasset, 1940), p. 100.

<sup>5</sup> A ce propos voir Daniel-Henri Pageaux, “ Multiculturalisme et interculturalité ”, *Trente Essais de Littérature Comparée ou la corne d'Amalthée* (Paris : L'Harmattan, 2003), pp. 281-282.

<sup>6</sup> Cf. Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 7 : “ Je n'ai pas suivi cet itinéraire tel que le donne au lecteur. Il est le résultat de fréquents voyages à travers la péninsule, et même de séjours prolongés. ” Ou encore : “ J'ai donc mis quatre à cinq ans pour parcourir les routes que je décris (...). ” (*idem*, p. 8)

<sup>7</sup> À ce propos voir Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 47.

<sup>8</sup> Marc Quaghebeur, “ Présences du Portugal dans les Lettres Belges de Langue Française ”, *Portugal e o Outro : uma relação assimétrica? Actas do Colóquio de Aveiro* (Aveiro: Universidade de Aveiro, 2002), p. 143. À ce propos voir le chapitre X, “ Salazar, dictateur malgré lui ”, *L'Itinéraire Portugais* (Paris: Éditions Bernard Grasset, 1940), pp. 100-121.

*Espagnol*<sup>9</sup> fait état des permanences et des mutations d'un pays qui traverse une période interne de conflit et de division profonds.

Publiés respectivement dans les années 40 et 50, ces *Itinéraires* ne se présentent pas en tant que manuels ou guides de voyage<sup>10</sup>, mais (surtout) en tant que partage d'une expérience personnelle de l'autre et d'un espace autre, étranger, quoiqu'il s'agisse aussi de "conduire le voyageur pressé (...) au long d'un itinéraire inédit, lui épargner de perdre son temps en détours inutiles".<sup>11</sup> En effet, si ces expériences viatiques en Ibérie procurent des découvertes alternatives de l'étranger aux guides touristiques, elles permettraient en outre le partage de ce qu'il y a de plus intérieur et profond dans un pays ; c'est pourquoi l'auteur s'en excusera à propos du Portugal : "On ne peut, évidemment, en ne faisant que parcourir un pays pendant quelques mois, pénétrer l'âme de son peuple, surtout lorsqu'on se heurte à une langue si difficile qu'il me fut impossible de me l'assimiler."<sup>12</sup>

Dans cette communication et en suivant un chemin opératoire d'entrecroisements, nous nous proposons, d'une part, de repérer et réfléchir sur l'ancrage dans une littérature de voyage avec ses attaches au XIXème siècle et, d'autre part, sur les images de l'autre étranger et ses enjeux, images construites par rapport aux Français – comme c'est le cas dans *Le nouvel itinéraire espagnol* – ou par rapport aux Français ou aux Espagnols dans *L'itinéraire portugais*. En fait, ces récits de voyage, en Péninsule Ibérique, s'inscrivent dans la littérature

---

<sup>9</sup> *L'itinéraire Espagnol* a été publié en 1933, avant la guerre civile espagnole, et *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* recouvre les différents voyages entrepris en Espagne avant et après cette date. Il s'agit d'un ouvrage "entièrement refondu et augmenté de quinze chapitres inédits sur l'Andalousie et l'Espagne du Nord." Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris : SEGEP, 1951).

<sup>10</sup> Cf. Albert t'Serstevens, *L'itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940) [Sur la description des églises] : "J'en laisse aux manuels de voyage, qui parlent si bien de nef, de transepts et d'absides, et nous renseignent sur les architectes et les dates." Ou sur le monastère de Batalha : "J'abandonne aux guides et manuels la description de cet énorme monastère, l'un des plus grands du monde, si j'en crois Baedeker." (*idem*, p. 48).

<sup>11</sup> Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris : SEGEP, 1951), p. 7.

<sup>12</sup> Albert t'Serstevens, *L'itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), p. 21.

viatique qui découle soit d'une pratique culturelle si répandue à partir du XIXe siècle, soit d'un large corpus textuel alors développé, en tant que pépinière d'images – à touche essentialiste – laissées en héritage ou à redécrire de part un vécu personnel des lieux et des gens.

### Une franco-appartenance

Bien que né en Belgique – et naturalisé Français – Albert t'Serstevens prend la parole surtout en tant que Français, et c'est à partir de ce statut culturel qu'il poursuit une approche comparative de l'Espagne et du Portugal, s'adressant, tout clairement, à un public lecteur français : il convoque un imaginaire hérité et partagé au sujet de l'Espagne, il fait allusion à une galerie d'auteurs et artistes français, il emploie des possessifs qui témoignent de son appartenance à ce collectif.

Voici quelques passages bien révélateurs d'une écriture marquée par cet encadrement, dans un premier volet ayant pour objet l'Espagne: " Ce pays n'est jamais doux au cœur comme les paysages féminins de notre France, mais il exalte jusqu'aux larmes, et l'on admire [*sic*] avec de l'émotion et du respect, comme on lit Dante. ”<sup>13</sup> Ou encore : “ Bon sens ou surveillance des pouvoirs, ce pays n'est pas, comme le nôtre, pollué par la réclame. Il faut bien le dire, toute la France est défigurée par une hideuse publicité (...) ”<sup>14</sup> Sur la rive espagnole, on peut lire : “ Elle n'est pas envahie par les stations balnéaires, les lotissements, les villas et les cabanons. Elle a gardé sa grandeur primitive, cet aspect du monde à son origine que présentent encore quelques grèves de Bretagne. ”<sup>15</sup>

Pour ce qui est du Portugal, une approche semblable peut être repérée. Au sujet des navigations portugaises, t'Serstevens affirme : “ Les Portugais, comme les Espagnols, comme les nôtres, sont partis

---

<sup>13</sup> Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 25.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 32.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 76. Cf. aussi Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 48 : “ Il faut se dépouiller du goût français lorsqu'on visite les églises espagnoles. ”

pour conquérir des terres nouvelles, en ramener de l'or et des épices. <sup>16</sup>  
En visitant Óbidos, il observe :

Rien du pittoresque féodal de Carcassonne, ni de la grandeur d'Aiguesmortes. (...) J'aime pourtant cette petite ville où je suis revenu plusieurs fois, beaucoup pour sa clarté, sa solitude et son silence, un peu pour boire dans un cabaret d'une fraîcheur de grotte ce vin de la Quinta das Janelas qu'on ne trouve que là et qui ressemble à notre Vouvray.<sup>17</sup>

Et sur Estoril et Vidago, l'analogie avec la réalité française émerge à nouveau : " Nous continuons cette flânerie par les grèves rudes du Cabo da Roca et du Cabo Razo (...) nous la terminons dans le luxe d'Estoril, le Deauville portugais(...) "<sup>18</sup> ; " [Vidago c'est] le Vichy portugais "<sup>19</sup>. Écrivant pour ses lecteurs français, les ponts lancés entre la réalité française et le pays visité se multiplient dans les récits de voyage de t'Serstevens.<sup>20</sup>

## Le binôme Espagne-Portugal

*L'Itinéraire Portugais* est itérativement ancré sur des comparaisons entre l'Espagne et le Portugal. Cette constante présence de l'Espagne

---

<sup>16</sup> Albert t'Serstevens, *L'Itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), p. 12.

<sup>17</sup> *Idem*, p. 78.

<sup>18</sup> *Idem*, pp. 130-131. A propos de l'emploi de la comparaison Portugal-France voir aussi pp. 124, 188, 208.

<sup>19</sup> *Idem*, p. 220.

<sup>20</sup> Néanmoins, il faut le signaler, on peut trouver, bien que plus rarement, des références à son pays d'origine. José Almeida dans son étude sur t'Serstevens rappelle cette inscription identitaire : "...o 'itinerário português' de Albert t'Serstevens denuncia igualmente uma inscrição identitária pessoal do autor, dividido entre a pertença francesa recém-adquirida e constantemente reafirmada pelo recurso comparativo à referência colectiva: 'Nos pêches de Bretagne', 'nos gardians', e a subtil alusão a um passado comum, português e flamengo, sob o jugo castelhano (...)." ([http://www.ilcml.com/?searchText=t%5C%27serstevens&sortBy=nome&page=base\\_recorddetail&baseid=2&recordid=46](http://www.ilcml.com/?searchText=t%5C%27serstevens&sortBy=nome&page=base_recorddetail&baseid=2&recordid=46), disponible le 4.09.10).

si elle est due, d'une part, au fait que le voyage au Portugal a été postérieur à plusieurs déplacements en Espagne, d'autre part elle se doit aussi à une mémoire collective française reçue en héritage où la présence portugaise ne survient que comme l'un des pairs du binôme constitué par les deux intégrants de la Péninsule Ibérique. Comme le soulignait déjà Daniel-Henri Pageaux dans une étude sur les images du Portugal dans la culture française, l'ignorance ou l'indifférence semblent caractériser la multiséculaire relation France-Portugal et cette image, ou plutôt absence d'image, contraste avec une forte présence espagnole dans l'imaginaire français.<sup>21</sup> Faire connaître le Portugal c'est donc procéder, encore une fois, par des comparaisons avec un objet familier aux Français et ce procédé on le trouve déjà, par exemple au XIXe siècle, avec Edgar Quinet et [*Ses*]/*Vacances en Espagne*<sup>22</sup>. Mais écoutons t'Serstevens : “ Rien plus dissemblable que ces deux pays voisins et qui ont une commune origine. ”<sup>23</sup> “ Un monde sépare les deux pays. Le climat, la végétation, la construction géologique, les ressources naturelles, la langue, les manières de voir, de penser, de vivre (...) tout est dissemblable, de l'un à l'autre de ces deux pays englobés l'un dans l'autre. ”<sup>24</sup> La visite à Maфра est occasion d'un franche aveu :

Maфра, c'est l'Escorial portugais, le grand œuvre de João V. Il n'a de son confrère castillan que l'énormité. Une façade de théâtre provincial, flanquée de deux beffrois qui l'écrasent, des prolongements sans style et deux pavillons d'angle

---

<sup>21</sup> À ce propos voir le chapitre de Daniel-Henri Pageaux, “ *Terra incognita* ”, *Imagens de Portugal na Cultura Francesa* (Lisboa: Biblioteca Breve, 1984), pp. 17-41.

<sup>22</sup> Cf. Edgar Quinet, *Mes Vacances en Espagne* (Paris : Au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 1846), p. 362 : “ La magnificence de Lisbonne est plus triste que les bruyères de l'Espagne : des rues somptueuses, des places immenses, la tête d'un grand empire; et le silence, la solitude d'une nation ou d'une Gomorrhe engloutie. Cette mélancolie me frappait surtout en la comparant à l'ivresse des villes de Castille et d'Andalousie ”. Ou encore : “ La nationalité reparaît aujourd'hui dans la littérature, chez les Espagnols, comme une fête, chez les Portugais, comme une angoisse (...) ” (*idem*, p. 369).

<sup>23</sup> Albert t'Serstevens, *L'Itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), pp. 26-27.

<sup>24</sup> *Idem*, p. 238.

à couvercle de soupière, ne rappellent en rien le majestueux monastère de Philippe II.<sup>25</sup>

Et même à t'Serstevens de l'appeler “ cet ennui monumental ”.<sup>26</sup>

Ce regard entrecroisé Portugal/Espagne, on le trouve encore au sujet des jeunes mendiants, de la corrida ou de la géographie physique des deux pays : “ Si la plupart des gosses mendient, ce n'est aucunement à l'espagnole, avec la ténacité larmoyante des niños de Valladolid par exemple, mais en passant, le visage rieur, sans conviction ni dépit (...). ”<sup>27</sup> “ La course de taureaux portugaise est une corrida pour âmes sensibles. Rien de la grandeur tragique de la corrida espagnole. (...) Cela ressemble à nos courses landaises, un sport d'agilité et d'adresse. ”<sup>28</sup> si au Portugal on fait l'expérience marquante d'un “ faste végétal ”<sup>29</sup> en Espagne on reconnaît “ la beauté du paysage espagnol, faite de grands plans osseux, d'arêtes sèches, de nudité, de pauvreté. ”<sup>30</sup>

En partage, les récits sur l'Espagne et sur le Portugal permettent au lecteur de prendre contact avec “ un maître du genre descriptif ”,<sup>31</sup> selon les mots de Madeleine Frédéric : “ L'habileté de t'Serstevens est qu'il parvient à dynamiser sa description, notamment par le recours privilégié à la description d'actions ”.<sup>32</sup> En fait si l'on ne prend qu'un exemple, on se rend bien compte de cette maîtrise:

(...) le *parroco* a entrepris d'expliquer à Marie-Jeanne toutes les phases d'une corrida de toros(...) Il a toujours son large pantalon et son maillot de bain qui lui moule le ventre et les pectoraux. Je le vois pénétrer dans l'arène, cavalcadant sur une chaise et venir saluer l'alcade pour lui demander les clefs du toril. Il mime ensuite, à lui tout seul, l'entrée de la cuadrilla. Matador, il a le poing sur

---

<sup>25</sup> *Idem*, p. 125.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> *Idem*, p. 75.

<sup>28</sup> *Idem*, p. 102.

<sup>29</sup> *Idem*, p. 122.

<sup>30</sup> Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 42.

<sup>31</sup> Madeleine Frédéric, “ Lecture ” [de *La Grande Plantation*], *La Grande Plantation* (Bruxelles : Éditions Labor, 2003), p. 486.

<sup>32</sup> *Idem*, p. 488.

la hanche, un sourire tout blanc ; picador, il s'avance sur sa chaise, une canne contre la botte. Il est quatre mules qui galopent ; il imite avec sa bouche le bruit des sonnailles ; son scapulaire bondit sur sa poitrine. Il est aussi le taureau qui surgit, aveuglé para la lumière. Il a des cornes, il mugit, il gratte le parquet. Il représente successivement toutes les phases de la lidia : les suertes de vara, de banderillas et de muleta, celle-ci figurée par un torchon de cuisine replié sur la canne. Il est la bête et l'homme, il s'estoque lui-même, il tombe sur le sol, à genoux, vomissant du sang. Il meurt enfin, couché par terre, avec les yeux du toro qui s'éteint. /Je crie : “ Olé ! ”<sup>33</sup>

Le goût de l'énumération, l'exploration d'une écriture visuelle<sup>34</sup> et parfois même synesthésique sont souvent présentes dans ses descriptions :

Cela [Alfama] ne serait rien d'autre que le dédale saugrenu des vieilles villes escarpées, s'il n'y avait la propreté et la couleur portugaises. C'est jaune, c'est blanc, c'est rose, gris-bleu, vert-d'eau, rouge-sang, lilas, au-dessus d'un pavé de galets plats, uni comme une mosaïque, le pas des trottoirs, quand il y en a, et l'arête des marches d'escalier, en belles lignes de calcaire sur un fond bleuté.<sup>35</sup>

Et encore :

(..) la chaleur s'épaissit, cette bonne chaleur qui rend l'air sensible et vous en fait un vêtement, qui dilate la peau et assouplit les muscles, cette chaleur des plaines qui n'est jamais lourde ni étouffante, qui sent le foin, la vigne, le figuier, qui sent le soleil, qui vibre comme les cigales, et qui est, ici, tellement blanche que le ciel lui-même en devient blanc.<sup>36</sup>

---

<sup>33</sup> Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 108.

<sup>34</sup> *Idem*, p. 99.

<sup>35</sup> Albert t'Serstevens, *L'Itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), pp. 85-86. Voir encore la description de Nazaré où le goût de l'énumération et le topique de la propreté se trouvent aussi : “ Toutes les façades viennent d'être passées à la chaux, tous les toits semblent vernis, toutes fenêtres ont des cadres de couleurs fraîches. L'étonnante propreté des villes portugaises, lavées, rincées, grattées, poncées, du matin au soir, se résume en celle-ci qui ressemble au linge étendu au soleil. ” (*idem*, p. 64)

<sup>36</sup> *Idem*, p. 135.



Et en Espagne, il observe : “ Il faudrait aussi monter en flâneur la calle Santiago, qui est le chemin de Murcie. Elle est chaude de couleur comme un beau fruit. Elle a des savoureux portails d’églises, et de ces maisons de province qui vous donnent envie d’y passer tout un amour. ”<sup>37</sup>

### La présence du stéréotype et/ou de sa redescription

Dans son étude sur “ Les relations culturelles entre France et Espagne : survols et perspectives ”, Daniel-Henri Pageaux souligne l’appartenance des images au temps long,

(...) et plus particulièrement les images stéréotypées, parce que le stéréotype est foncièrement anachronique, ou mieux a-chronique, en ce qu’il sert à montrer (et à démontrer), en dehors d’un temps historiquement défini, l’essence, ou une part essentielle, de la culture (et de la nature) d’un peuple.<sup>38</sup>

Or, les itinéraires portugais et espagnol de t’Serstevens, avec des titres à résonnance ancienne, illustrent à perfection cette circulation dans la longue durée des représentations culturelles stéréotypées. En outre, ils donnent aussi à voir les possibilités de redescription de ces mêmes images. En effet, des *topoi* de référence obligatoire<sup>39</sup> peuvent être repérés aussi bien qu’une problématisation de quelques uns de ces stéréotypes.

En ce qui concerne l’*Itinéraire portugais*, les allusions au *fado* ou à la *saudade*<sup>40</sup> sont inévitables ; mais le besoin de mise au point d’un a priori essentialiste émerge : “ Je n’ai pas trouvé dans l’âme portugaise ce fatalisme désabusé qu’on lui attribue quelques fois./Cela

---

<sup>37</sup> Albert t’Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 81.

<sup>38</sup> Daniel-Henri Pageaux, “ Les relations culturelles entre France et Espagne : survols et perspectives ”, *Trente essais de Littérature Générale et Comparée ou la corne d’Amalthée* (Paris, L’Harmattan, 2003), p. 13.

<sup>39</sup> Cf. Albert t’Serstevens, *L’Itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), p. 30 : “ Après Pinhel, le jardin portugais commence. ”

<sup>40</sup> *Idem*, p. 108.

vient sans doute de la place excessive que l'on donne généralement au fado, qui est la seule création de la musique populaire qui ait passé la frontière.<sup>41</sup> Ou encore : " Ce n'est pas un peuple très bruyant. On peut interpréter comme de la mélancolie ce qui n'est sans doute que de la réserve. "<sup>42</sup> Cependant et sans aucune surprise, le pays que l'on donne à voir au lecteur surgit d'immédiat sous le signe de la mer, de part sa géographie<sup>43</sup>, de part aussi l'édification d'un empire d'outre-mer et donc t'Serstevens rappelle des personnages historiques étroitement liés à une geste maritime : l'infant Henri, Vasco da Gama, Camões et son épopée.

Les stéréotypes<sup>44</sup> sur l'Espagne abondent dans ces itinéraires au moment même où l'on fait le portrait de l'homme portugais : " Il n'a de l'Espagnol ni la gaîté ardente ni les sombres désespoirs, ce paroxysme de la passion qui s'exprime de toutes les manières, dans le chant, la danse, les jurons, l'amour, la corrida, et se traduit, en religion comme en politique, par des convulsions et des violences. "<sup>45</sup> Et t'Serstevens de souligner que, face à l'Espagnol, le Français et le Portugais se ressemblent en religion par " un christianisme tiède " <sup>46</sup>

*Le Nouvel Itinéraire Espagnol* donne à voir une image romantique de l'Espagne pittoresque<sup>47</sup> et chevaleresque,<sup>48</sup> et la proverbiale attente

---

<sup>41</sup> *Idem*, p. 22.

<sup>42</sup> *Idem*, p. 23.

<sup>43</sup> Cf. Albert t'Serstevens, *L'Itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), p. 11 : " Tout le pays n'est qu'un rectangle littoral. "

<sup>44</sup> Cf., par exemple, Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 26: " (...) le pire fléau de l'Espagne. Ce ne sont ni les punaises qui me semblent légendaires, rien n'étant plus propre que les hôtels et les maisons privées du pays (...) mais la curiosité importune de la population pour tout ce qui n'est pas le quotidien le plus ordinaire. " Voir aussi la référence à la " curiosité de primitifs " (*idem*, p. 29) des espagnols.

<sup>45</sup> Albert t'Serstevens, *L'Itinéraire Portugais* (Paris : Éditions Bernard Grasset, 1940), p. 20.

<sup>46</sup> *Ibidem*. T'Serstevens fait aussi des rapprochements en ce qui concerne la laïcité à propos de l'expulsion des ordres religieux. Voir pp. 33 et 46.

<sup>47</sup> Cf. Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), p. 51. Ou encore : " C'est en flânant que l'on fait aussi les plus pittoresques rencontres, et je crois avec Tèrence que rien de ce qui est humain ne nous est étranger. " (*idem*, p. 41).

<sup>48</sup> Cf. " ce pays chevaleresque " (*idem*, p. 59).

de traits africains ou de liaisons au Proche Orient oblige le narrateur à noter toutes les trouvailles :

Nous repartons vers Murcie, mais nous n'allons pas loin. À la sortie d'Elche nous sommes accrochés par le paysage qui s'étend de l'une et l'autre part du Pont Vieux : deux arches arabes franchissant un rio à sec bordé de palmiers et de maisons blanches à terrasse. C'est tellement africain que nous attendons l'appel d'un marchand d'eau ou le rire d'un dromadaire.<sup>49</sup>

Partout on repère dans cet *itinéraire* des indications sur le caractère oriental, mauresque et africain d'un paysage humain et végétal.<sup>50</sup> Et sur ce que l'on voit quand on fait la route d'Alicante à Murcie, on peut lire : " Ce n'est pas du tout ce que peuvent rêver des touristes en mal de poésie orientale, ou s'imaginer ceux qui ont vu les oasis de notre Afrique du Nord. " <sup>51</sup> L'engouement pour l'Espagne grenadine et mauresque traverse ce récit de voyage où une place exiguë est accordée à Madrid, objet d'un discours fort critique. En approchant Grenade, le voyageur observe : " Les sommets forment une longue chène paisible, une tranquille assemblée d'émirs, au milieu de laquelle le Cerro de Mulhacén fait figure de calife. " <sup>52</sup> En fait, " La péninsule ibérique apparaît à l'Europe comme une prodigieuse réserve exotique. L'Espagne est volontiers réduite à l'Andalousie, province qui fait trait d'union, historique et géographique, entre l'Europe et l'Afrique. " <sup>53</sup>

Ces différentes images, pour la plupart à touche essentialiste, relèvent quelques fois explicitement d'une bibliothèque<sup>54</sup> et musé mentaux et

---

<sup>49</sup> *Idem*, p. 79.

<sup>50</sup> À ce propos voir *idem*, pp. 52, 79, 80, 97, 102, 105.

<sup>51</sup> *Idem*, p. 77.

<sup>52</sup> *Idem*, p. 119.

<sup>53</sup> Daniel-Henri Pageaux, " L'Espagne du Romantisme à la 'Belle Époque' entre exotisme et mythification ", *Trente essais de Littérature Générale et Comparée ou la corne d'Amalthée* (Paris : L'Harmattan, 2003), p. 59.

<sup>54</sup> En Espagne les personnages de Cervantes ne peuvent pas manquer même si on ne regarde que les passants dans les routes croisées : " Un Espagnol ne va jamais à pied. (...) / Nous avons plusieurs fois rencontré Quichotte et Sancho, sous les espèces d'un cavalier maigre monté sur un grand cheval et que suivait un gros homme trottant sur un baudet. " (Albert t'Serstevens, *Le Nouvel Itinéraire Espagnol* (Paris: SEGEP, 1951), pp. 22-23.

qui plus est portables. Au sujet de Sintra on nous rappelle Byron, sur Grenade, Gautier et Bertrand : “ Après Gautier on ne peut plus rien dire sur l’Alhambra de Grenade, ni sur l’Escorial après Louis Bertrand. ”<sup>55</sup> Visitant le Généralife, en Andalousie, on compare ce que l’on connaît des dessins de Gustave Doré avec l’objet regardé : “ si l’on examine le dessin de Gustave Doré, pour le voyage qu’il a fait en Espagne, vers 1860, avec le baron Davillier, on constate que ces jetés d’eau n’existaient pas. ”<sup>56</sup>

En guise de conclusion, nous dirions que si Albert t’Serstevens avoue avec un certain regret que “ Voyager comme nous le faisons aujourd’hui, avec le courrier tous les deux jours et la radio qui nous relance, c’est se promener au bout d’une laisse ”,<sup>57</sup> il faudrait pourtant reconnaître que d’autres laisses conduisent l’écrivain-voyageur en Péninsule Ibérique : la laisse d’un héritage culturel qui le conduit dans son approche à l’autre étranger et dont ces récits de voyages clairement témoignent.

---

<sup>55</sup> *Idem*, p. 10.

<sup>56</sup> *Idem*, p. 129.

<sup>57</sup> *Idem*, p. 91.